

L'éloge de Magendie par Claude Bernard *

par le Doyen Georges DILLEMANN **

Claude Bernard, nommé professeur de médecine au Collège de France, prononça sa « leçon d'ouverture » le 29 février 1856 (1). Prenant pour la première fois la parole comme successeur de François Magendie devant les auditeurs habituels de ce cours, il leur demanda la permission de les entretenir « de l'homme illustre qui a droit à notre admiration et à la reconnaissance de la postérité pour l'influence immense et salutaire qu'il exerça, pendant plus de quarante ans, dans les sciences médicales ».

Ainsi, toute cette leçon inaugurale fut-elle consacrée à son prédécesseur, le nouveau professeur saisissant cette occasion de rendre des témoignages de justice à Magendie, avec « le sentiment d'un devoir à remplir envers celui qui fut son maître et qui l'honora particulièrement de son estime et de son amitié ».

Dans cet éloge, il ne se contenta pas d'énumérer les nombreux et importants travaux ni d'étudier toutes les découvertes capitales de son maître car, à son avis, il y avait encore quelque chose d'encore plus important à considérer dans Magendie : c'est l'influence considérable qu'il a exercée sur les progrès des sciences physiologiques.

Quand il publia, vers 1809, ses premiers travaux, médecine et physiologie étaient dominées en France par les idées anatomico-vitalistes de Bichat en réaction contre les théories iatro-mécaniques ou chimiques. Les vitalistes ne voulaient voir dans les phénomènes de la vie « que des actions spéciales n'ayant aucun rapport avec les lois physiques ou chimiques ordinaires et s'accomplissant exclusivement sous l'influence d'une force vitale ». Ainsi, pour Bichat, « il y a dans la Nature deux classes d'êtres, deux classes de propriétés. Les êtres sont organiques ou inorganiques, les propriétés vitales ou non vitales. Sensibilité, contractilité, voilà les propriétés vitales. Gravité,

* Communication présentée à la séance du 19 novembre 1983 de la Société française d'histoire de la médecine.

** 42, rue Henri-Barbusse, 75005 Paris.

élasticité, affinité, etc., voilà les propriétés non vitales ». Donc, chaque phénomène de la vie aurait nécessairement pour point de départ une propriété vitale, simple manifestation fonctionnelle du tissu.



FRANÇOIS MAGENDIE (1782-1855).

Ce beau portrait par Guérin du prédécesseur immédiat de Claude Bernard est conservé à la salle d'Assemblée des professeurs du Collège de France.

Ses successeurs, perdant de vue l'expérimentation qui seule peut permettre de conclure, acceptèrent comme des réalités le système des « vaisseaux exhalants », les propriétés vitales de contractilité sensible, insensible, organique, animale et une foule d'autres propriétés encore plus imaginaires ! « Chacun voulait avoir une force vitale spéciale pour le moindre phénomène de l'organisme. »

Dès son premier mémoire de physiologie publié en 1809 : *Quelques idées générales sur les phénomènes particuliers aux corps vivants*, Magendie critiquait la théorie des propriétés vitales de Bichat et surtout « l'abus étrange qu'en avaient fait ses successeurs en multipliant leur nombre à l'infini ». Il s'étonnait qu'ils aient inventé une « force vitale particulière et spéciale » pour chaque phénomène des corps vivants ; il estimait qu'ils auraient pu au moins se contenter d'une seule force vitale et même que cette force vitale unique était encore de trop puisqu'il était impossible de la saisir avec nos sens !

En réalité, Magendie éprouvait une grande répugnance pour cette explication de la vie par des forces vitales pour la plupart imaginaires, ce qui le conduisit à prendre en aversion toutes les théories et tous les systèmes.

Son idée dominante fut de fixer la méthode expérimentale dans la médecine et la physiologie. Dans les sciences médicales et physiologiques, il a bien existé, de loin en loin, de vrais expérimentateurs et, parmi eux, Bichat qui s'était d'abord appuyé sur des faits fournis par l'expérience, mais qui fut ensuite entraîné par son esprit de système. Magendie, conscient du danger de mêler l'expérimentation aux vues philosophiques, ne voulut jamais considérer que le résultat expérimental brut « sans qu'aucune idée systématique n'intervienne ni comme point de départ, ni comme conséquence ».

S'il n'a pas laissé des doctrines, ce qui était d'ailleurs tout à fait contraire à son ambition, il a la gloire d'avoir assuré l'avènement de la méthode expérimentale dans les sciences médicales. Si, au début du XIX^e siècle, les expérimentateurs étaient rares, cinquante ans plus tard, les physiologistes qui n'expérimentaient pas étaient des anomalies !

Magendie estimait que de même que le respect superstitieux des cadavres a empêché longtemps les progrès de l'anatomie, la physiologie a été entravée par l'horreur des expériences sur les animaux vivants. Il expliquait à ses élèves que les phénomènes de la vie ne pouvaient être faits que sur le vivant, ce qui imposait l'usage des vivisections. A son avis, « ces sortes d'expériences dominées et inspirées par le sentiment scientifique, ne méritaient pas plus le reproche de cruauté que les vivisections du chirurgien dominé par l'idée de sauver la vie de son malade ».

Claude Bernard estimait qu'à cet égard Magendie avait rendu le grand service d'habituer « le public à l'idée de la nécessité scientifique des expérimentations sur les animaux vivants ». Il ne se doutait pas que cent vingt-cinq ans plus tard, les critiques des anti-vivisectionnistes seraient toujours aussi violentes et qu'il en subirait lui-même de sa plus proche famille.

Lorsqu'en 1831, Magendie, déjà médecin de l'Hôtel-Dieu et membre de l'Académie des sciences, fut nommé professeur de médecine au Collège de France, il envisagea tout naturellement d'établir dans cette chaire la méthode expérimentale où elle n'était pas admise avant lui. Ce ne fut pas sans difficulté, car il eut à surmonter de gros obstacles matériels et, surtout peut-être, les objections des tenants d'une tradition mal comprise de la nature de cette chaire.

Il est intéressant de voir comment Claude Bernard, au moment d'en prendre possession, justifiait les idées de son maître et prédécesseur, par une comparaison des chaires des facultés de médecine dont chacune doit se consacrer à l'enseignement d'une discipline précise, et de la chaire du Collège de France qui doit comprendre l'ensemble de la médecine scientifique constitué par un grand nombre de sciences particulières. Le titulaire de la chaire du Collège ne peut évidemment pas enseigner tout cet ensemble, mais « il doit toujours représenter le progrès où il s'effectue dans le moment actuel des sciences médicales ». Or, il ne semble pas douteux à Claude Bernard qu'à l'époque où Magendie devenait titulaire de cette chaire, c'était la physiologie expérimentale alors la plus vivace des sciences médicales et celle dont les progrès étaient les plus rapides, sur qui reposait tout l'avenir de la médecine scientifique.

Magendie s'écartait à l'occasion de ce programme lorsque des circonstances particulières l'incitaient à traiter des questions d'actualité. Si de 1832 à 1838, ses leçons ont bien porté sur les phénomènes physiques de la vie où l'on retrouvait ses idées sur l'union indissoluble de la médecine et de la physiologie, l'épidémie de choléra à Paris, en 1832, l'amena à lui consacrer des leçons que l'on peut considérer comme ayant été à l'époque un des meilleurs ouvrages sur cette terrible maladie.

Claude Bernard termine l'éloge de son maître en expliquant les raisons de ses prétendues erreurs ou contradictions : Magendie publiait ses résultats expérimentaux bruts, sans se préoccuper d'une contradiction éventuelle qu'il ne cherchait pas à expliquer par le raisonnement. Ainsi, par exemple, on sait maintenant que, sous certaines influences, la sensibilité récurrente des racines rachidiennes antérieures peut s'évanouir momentanément. Ces influences n'ayant pas été encore déterminées alors, Magendie avait pu paraître se contredire en déclarant successivement ces racines à peine sensibles ou très sensibles, ainsi qu'il les avait observées expérimentalement.

**

Dans sa présentation d'une édition (2) de *l'Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, le doyen Léon Binet rappelait que « c'est à Magendie, créateur de l'enseignement de la médecine expérimentale, que Claude Bernard doit les fondements de la méthode qu'il a puissamment contribué à répandre ».

Dans sa leçon inaugurale, que j'ai cherché à analyser devant vous en m'inspirant d'ailleurs largement de son texte, Claude Bernard a eu la

loyauté de le reconnaître et de lui rendre justice. Si le succès de *l'Introduction* de Claude Bernard lui fait attribuer parfois, par des gens même cultivés, le mérite exclusif de la création de la médecine expérimentale, ce n'est pas sans que ce grand savant ait reconnu la part importante que son maître avait prise dans cette orientation si indispensable de la médecine.

En payant ainsi sa dette de reconnaissance à celui qui fut son patron, Claude Bernard devait se rappeler leur longue collaboration qui commença d'une façon si inhabituelle lorsque Magendie « sachant à peine le nom de son jeune élève, ayant remarqué ses yeux et sa main pendant une dissection, lui cria d'un bout de la table à l'autre : *Dites donc, je vous prends pour mon préparateur au Collège de France* ». (3).

BIBLIOGRAPHIE

1. F. MAGENDIE. — Leçon d'ouverture du cours de médecine du Collège de France, 29 février 1856, par M. Claude Bernard, professeur. Paris, J.B. Baillière 1856, 36 pages. B.I.U. Pharmacie 22593 (8).
2. Claude BERNARD. — Introduction à l'étude de la médecine expérimentale. Présentation du professeur Léon Binet. Paris, Pierre Belrond, 1966, 379 pages.
3. *Claude Bernard et son temps*. La Salpêtrière. Paris, 1957, page 6.

